

Ethiopiques

REVUE NÉGRO-AFRICAINE DE LITTÉRATURE, DE PHILOSOPHIE,
DE SOCIOLOGIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ART



JEUNESSES AFRICAINES CONTEMPORAINES

N°110 - 1^{er} Semestre 2023



Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14
BP : 2035 Dakar
e-mail : senghorf@orange.sn
internet : <http://www.refer.sn/flss>
online : www.refer.sn/ethiopiennes

ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle
ISSN 0850 - 2005

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de Publication

Amadou LY

Directeur de Rédaction

Cheick SAKHO

Membres

Mamadou BA
Abdoulaye Élimane KANE
Ramatoulaye Diagne MBENGUE
Boubé NAMAÏWA
A. Falilou NDIAYE
Amadou Lamine SALL
Pierre SARR (Lettres)
Malick DIAGNE
Abdou SYLLA
Étienne TEIXEIRA
Ibrahima WANE
Babacar Mbaye DIOP
Alioune DIAW
Andrée Marie Diagne BONANE
Coudy KANE

Membres correspondants

Hélène TISSIÈRES (U.S.A.)
Eileen JULIEN (U.S.A.)
Sana CAMARA (U.S.A.)
Papa Samba DIOP (France)
Françoise UGOCHUKWU (Angleterre)
Pierre K. NDA (Côte d'Ivoire)
Guy O. MIDIOHOUAN (Bénin)
Abdelouahed MABROUR (Maroc)
Ousmane TANDINA (Niger)
Pierre NDEMBY MAMFOUBY (Gabon)
Albert OUEDRAOGO (Burkina Faso)
Mbaye DIOUF (Canada)

Ethiopiques

Éthiopiennes

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.

JEUNESSES AFRICAINES CONTEMPORAINES

N° 110 1^{er} Semestre 2023

Illustration :

Titre : *La marche*

Dimensions : 100cm/80cm

Technique : estampage à l'acrylique, au café et
au bleu de linge sur codes barres collés sur tissu.

Éthiopiennes n° 110.
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1er semestre 2023.

Jeunes femmes africaines contemporaines et autres textes

N° 110

1er SEMESTRE 2023

SOMMAIRE

1. Littérature

Kouassi Antoine AFFOUROUMOU – Le symbolisme dans le conte traditionnel africain et jeunesse contemporaine : entre une approche inadaptée et une révolution identitaire et culturelle	7
Cheick SAKHO – Daba Mbaye Seck : une figure du renouvellement des valeurs traditionnelles du griot africain	25
Ahoussi N'goran Eugénie NATACHA et Adama SAMAKÉ – Figure féminine postcoloniale et marginalité sociale dans <i>Le Ventre de l'Atlantique</i> de Fatou Diome	33
Daouda COULIBALY – Vocation énonciative et esthétique postmoderne dans <i>D'Éclairs et de foudres</i> de Jean-Marie Adiaffi	51

2. Philosophie, sociologie, anthropologie

Hermann Guy Roméo ABE – Transgressions et réappropriation identitaire dans la discographie ivoirienne	63
Maguèye GNING – Jeunesse et engagement politique en Afrique : de l'idéologie à l'ère du numérique	79
Ladislav NZE BÉKALÉ – L'Union Africaine et l'intégration de la jeunesse aux problématiques de paix et sécurité : entre rhétorique et action	91
Karim SARADOUNI – Le chômage des jeunes diplômés en Kabylie/Algérie : ethnographie d'un vécu social.....	109

3. Critique d'art

Marie SELLIER-GUÈYE – La photographie contemporaine africaine : les archives au service d'une nouvelle identité africaine	127
---	-----

Éthiopiennes n° 110.

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.

1er semestre 2023.

Jeunesses africaines contemporaines et autres textes

**FIGURE FÉMININE POSTCOLONIALE ET MARGINALITÉ
SOCIALE DANS *LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE* DE FATOU
DIOME**

Par Ahoussi N'goran Eugénie NATACHA* et Adama SAMAKÉ*

La femme est considérée comme le symbole de la vie et des contradictions sociales, parce qu'elle est l'épicentre de la conservation de l'espèce humaine. Cette position centralisatrice dans la pérennisation de la société fait d'elle un ferment du questionnement sur soi et sur le monde. Toutefois, l'évolution de l'histoire de l'humanité atteste que les métabolismes sociaux ont constamment étouffé son épanouissement. Ainsi, la discrimination entre les genres, c'est-à-dire la hiérarchisation sociale en fonction des genres s'est régulièrement présentée comme une préoccupation sociale majeure.

La littérature en est un moyen privilégié d'expression. Elle pose fréquemment et résout parfois quelques-unes des questions touchant à la condition sociale de la femme. En effet, « ce sont toujours des pratiques sociales qui, présentes dès l'origine du texte, impulsent ou canalisent le dynamisme de production du texte » (Cros, 1990 : 4). La littérature se présente, au demeurant, comme un processus de réappropriation de la *praxis* sociale qui suppose un désir profond d'émancipation. Elle y participe, parce qu'elle a pour quintessence le mouvement des idées. La littérature est alors un fait social, une institution. Car elle est à la fois agencement autonome, structure socialisatrice et appareil idéologique.

* Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan, Côte d'Ivoire

* Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan, Côte d'Ivoire

De ce point de vue, elle se détermine comme une vaste enquête anthropologique. En d'autres termes, elle est une science humaine. Aussi, la figure féminine s'y impose-t-elle comme un motif récurrent.

Le roman colonial présente une image parcellaire, partielle et dépréciative de la femme noire. Celle-ci est vue dans *Le Roman d'un spahi* de Pierre Loti (2015) comme inférieure à la femme de race blanche. Le roman colonial africain n'en fait pas mieux. Félix Couchoro, à travers le personnage d'Anassi dans *Amour de féticheuse* (2015), montre sa faiblesse psychologique qui la fait tomber si facilement dans le fétichisme. Les adeptes de la Négritude, dans la dynamique de la lutte pour la réhabilitation de la race noire, présentent une image méliorative de la femme noire. La Grande Royale dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (1961) se démarque comme le garant spirituel et moral des Diallobés. En atteste sa lecture du brassage des cultures (qu'elle impose au chef et au Maître Thierno) qui se dévoile dans le débat sur la coexistence des écoles occidentale et coranique. La Grande Royale envoie Samba Diallo à l'école coranique pour apprendre à « lier le bois au bois et à vaincre sans avoir raison » (Kane, 1961 : 75). Elle argumente :

L'école où nous envoyons nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous conservons avec soin et à juste titre. Il y en aura qui ne nous reconnaîtront plus. Mais que faisons-nous de nos grains les plus chers ? Nous avons envie de les conserver ou de les manger. Mais nous les enfouissons sous terre pour que se produise la germination (*Idem* : 49).

Le roman post indépendance fondée sur ce que Sewanou Dabla appelle les nouvelles écritures africaines montre, à travers la problématique du pouvoir politique, l'effet pervers de la dictature sur la femme. *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma (1968) et *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti (1974) en sont des exemples. Les romans contemporains dominés par une écriture de l'immigration, de l'exil, de l'excès, du désastre, de la guerre, de la transculturalité et de la dépravation des mœurs n'échappent pas à l'expression de l'aliénation sociale, celle de la femme singulièrement.

Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome en est une étape majeure. La romancière sénégalaise y affirme en effet : « Après la colonisation historique

reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale » (Diome, 2003 : 53) qui dénature les habitudes culturelles, la gestion économique, la vie sociale et les relations interpersonnelles et communautaires. Or selon Odile Tobner (2000 : 79), « la femme est la meilleure figure poétique d'une société dominée par la colonisation ». Il en découle que son œuvre romanesque accorde à la femme une place prépondérante.

Par l'entremise d'une lecture sociocritique relevant de l'école de Vincennes de Claude Duchet, nous tenterons de répondre à la problématique suivante : comment la figure féminine se construit-elle dans *Le Ventre de l'Atlantique* ? Dans quelle mesure les modalités de caractérisation de la figure féminine sont-elles révélatrices de son image dans ce roman de Fatou Diome ? Quelles sont, selon elle, les nouvelles formes à inventer pour favoriser l'expression pleine de nos sociétés et l'épanouissement de la femme ?

La présente étude analysera les modes d'embrigadement, de marginalisation de la femme dans la société textuelle, son combat pour sa liberté et sa réinvention, puis elle tentera d'appréhender les enjeux idéologiques de cette écriture de la figure féminine.

1. La femme : un statut social intranquille

Étymologiquement, le substantif « marginalité » évoque la posture d'une personne marginale. Il tire son essence du lexème marge dérivé du latin « *margo* » qui signifie bord, bordure. Le qualificatif marginal désigne, au demeurant, ce qui est en reste, en dehors de quelque chose, d'un espace ou d'une société. Il indique également ce qui est inessentiel et dérisoire.¹ La marginalité, selon Hélène Balan, « est une notion relationnelle qui se définit en négatif par rapport à une norme dominante »². Toute marginalité résulte d'un processus de marginalisation qui peut être appréhendé selon deux perceptions :

¹ <https://grandrobert.lerobert.com/> Consulté le 01 /04/2020 à 15h30.

² Hélène Balan, « Représentations et gestion de la marginalité sociale : le cas des biffins à Paris », *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 94-3 | 2017, mis en ligne le 20 octobre 2018, URL : <http://journals.openedition.org/bagf/2159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bagf.2159> Consulté le 29/08/2022.

- à un premier niveau, « la marginalisation est le fait, pour un individu ou un groupe d'individus, de s'écarter de la norme de la société, de s'en exclure ou d'en être exclu avec une rupture, parfois brutale des liens sociaux. »³

- quant au second aspect qui est d'ordre social, la marginalité résulte d'un rejet, d'une ségrégation. Hélène Balan précise la nuance entre ces deux sens en ces termes :

La marginalisation sociale peut être choisie par un individu désireux de vivre en marge de la société, de manifester le refus d'un mode de vie, de protester contre certains travers de la société. Mais, souvent elle est subie, comme la conséquence d'une ségrégation, d'une stigmatisation, d'une exclusion sociale, d'anomie, d'une désocialisation, d'un handicap, d'un comportement à risque, d'une déviance...⁴

C'est le lieu de dire que cette dernière perception constitue l'orientation donnée à la marginalité dans ce contexte d'étude. Ainsi perçue, la marginalisation peut être conçue comme tout acte et/ou lecture qui inflige un châtement, un traitement déshonorant et honteux.

Dans l'imaginaire social de *Le Ventre de l'Atlantique*, ce traitement concerne essentiellement la femme. Il se décline sous plusieurs angles : social, économique, religieux et culturel, par l'entremise de la représentation de deux macro espaces diamétralement opposés dans le mode de vie : Niodor au Sénégal est une société très conservatrice et Strasbourg en France se singularise par son individualisme prononcé. En effet, bien que l'immigration soit le sociogramme générateur de l'œuvre et la trame événementielle centrée sur les échanges entre Madické (vivant à Niodor) obnubilé par le désir d'émigrer en France et son aînée Salie, par ailleurs la narratrice (résidant à Strasbourg) qui s'obstine à l'en dissuader, la société textuelle se caractérise par une multiplicité dynamique de circonstances événementielles en rapport avec la marginalisation de la femme à travers des agents sociaux ressources, singulièrement Salie, sa mère, sa grand-mère, Sankèle et son amant Ndetare.

³ *Idem*

⁴ *Ibidem*

La socialité se démarque par l'intranquillité qui domine le statut social de la femme ; statut entièrement fondé sur une condition subalterne. En effet, l'imaginaire collectif *niodorois* perçoit la femme comme inférieure à l'homme. Ce regard infériorisant est la résultante de la rigidité d'une idéologie phallocratique qui médiatise les relations interpersonnelles et communautaires à Niodor. La femme se trouve ainsi privée de ses droits élémentaires, particulièrement sa liberté d'expression. Or celle-ci condense le principe d'autodétermination de l'homme, sa possibilité à effectuer des choix selon ses opinions et ses valeurs. En conséquence, à Niodor, les femmes sont mises sous silence. Elles n'ont pas droit à la parole. Raison pour laquelle la petite Salie est fascinée par Sokhna Dieng, l'une des premières journalistes de télévision sénégalaise : « une femme qui avait droit à la parole ! » (189). L'exclamation ici a valeur emphatique pour marquer le caractère extraordinaire de cet événement, eu égard que l'éducation traditionnelle tâche de la « modeler comme du beurre de karité » (31), ainsi que le souligne la narratrice intradiégétique.

Ce modelage éducatif a pour épine dorsale la soumission. Salie le confirme avec amertume : « mes hormones ... ont été baptisées *Soumission* sans mon accord » (41). La mise en caractères italiques du substantif « soumission » a valeur emphatique qui témoigne de la gravité du ton et du fait social. Cette forme d'expression est doublée d'un ton pathétique qui dévoile une entreprise de victimisation dans le fragment suivant : « Madame sait dompter les fauves, mais dehors, elle se fera soumise et fragile » (42). Il en résulte que la femme subit une double censure : celle de la société qui étouffe son énergie communicationnelle et celle qu'elle s'impose (l'autocensure) pour éviter le courroux des conservateurs.

Les pesanteurs culturelles *niodoroises* imposent à la jeune fille, la femme en général, trop d'interdits et un excès de limites. Son quotidien est, pour ce faire, rythmé par des frustrations et des humiliations. Ainsi la première épouse de l'ancien émigré El Hadj Wagane Yaltigué nommée Simâne subit toutes sortes d'humiliations. Elle est qualifiée de « calebasse vide » (145) parce qu'elle n'a accouché que des filles. Dans l'imaginaire social *niodorois*, les filles sont considérées comme « des bouches inutiles qui, loin de contribuer à la pérennité du patronyme (ici

Yaltigué), iraient agrandir la famille d'autrui » (145). Cette disposition d'esprit est reformulée par plusieurs formules proverbiales pour marquer son ancrage indélébile dans l'imaginaire collectif :

Nourrir les filles, c'est engraisser des vaches dont on n'aura jamais le lait (145).

Berger sans taureau finira sans troupeau (145).

L'honneur d'une femme vient de son lait (60).

Cette dernière citation pose également la problématique de la stérilité. Les femmes stériles vivent un calvaire. Il en va de même pour celles qui ont des enfants hors mariage. C'est le cas de Sankèle, l'amante de l'instituteur qui est séquestrée pour cause de grossesse. La mère de Salie est frustrée par son amant, un champion de lutte (père de Salie la narratrice) qui refuse d'assumer la paternité de Salie qualifiée d'« enfant de la honte ». Elle est contrainte d'épouser un ancien combattant pour réparer le déshonneur de l'enfant illégitime qu'elle a mis au monde. Elle est, en outre, privée de tous les honneurs et privilèges liés à la célébration du mariage selon les rites traditionnels. Fille mère, elle est privée de dote, comme le mentionne ce fragment :

En prenant ma mère comme deuxième épouse, il voulait rattraper ses camarades, s'octroyer un supplément de virilité et multiplier sa propre descendance, sans avoir à déboursier une dot, les filles mères n'y pouvant prétendre. (170)

Salie, enfant illégitime, est le symbole du déshonneur. Sa grand-mère le lui confirme constamment pour l'encourager à se battre : « Elever une enfant illégitime dans ce village, j'ai dû accepter le déshonneur pour le faire ; prouve-moi que j'ai eu raison, sois polie, courageuse, intelligente, irréprochable » (226). Les propos de Salie soulignent mieux sa condition :

Cette nuit-là, ma grand-mère veilla sa fille et son enfant illégitime. Impitoyable, le soleil fit fondre la couverture nocturne et nous exposa aux yeux de la morale. Trahie par ma grand-mère, la tradition qui aurait voulu m'étouffer et déclarer un enfant mort-né à la communauté, maria ma mère à un cousin qui la convoitait de longue date. A défaut de se débarrasser de moi, les garants de la morale voulurent me faire porter le nom de l'homme imposé à ma mère. Ma grand-mère s'y opposa fermement : « Elle portera le nom de son père (...) ». (74)

Privée d'affection maternelle, exposée à l'hostilité de l'espace socioculturel, Salie fait ainsi son enfance avec un sentiment de culpabilité,

« la conscience de devoir expier une faute » (226) qu'elle n'a pas commise, mais qui résume sa vie. Elle est étrangère dans son propre village. Dorénavant en exil, Salie se met à l'écriture pour se remémorer, avec émotion, cette posture marginale qui était la sienne à Niodor :

Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. (...) Ma mémoire est mon identité. Etrangère partout, je porte en moi un théâtre invisible, grouillant de fantômes. (227)

Toutefois, faut-il mentionner que l'exil strasbourgeois rime avec le racisme : salie est rejetée par sa belle-famille à cause de la couleur de sa peau, et l'isolement : elle est livrée à elle-même. En somme, la vie de la femme est une accumulation d'inégalités dans la société textuelle de *Le Ventre de l'Atlantique* : inégalité sexuelle, inégalité de classe, inégalité sociale. On pourrait, pour parler comme Antonin Zigoli, dire qu'« on y perçoit un personnage féminin victime à plusieurs niveaux de la tradition, du pouvoir phallocratique et de l'injustice observée de tout près dans nos sociétés » (Zigoli, 2015 : 90).

2. La femme : victime de pratiques dégradantes

Le sociotexte de *Le Ventre de l'Atlantique* est centré sur la chosification de la femme. Le discours narratif la présente en effet comme un instrument d'ornement. Cela se perçoit dans les propos de la narratrice expliquant son départ pour la France : « Embarquée avec les masques, les statues, les cotonnades teintées et un chat roux tigré, j'avais débarqué en France dans les bagages de mon mari, tout comme j'aurais pu atterrir avec lui dans la toundra sibérienne » (43). Le syntagme « dans les bagages de mon mari » assimile Salie à une partie de ces bagages, et fait d'elle un objet.

Ainsi appréhendée dans l'imaginaire collectif, la femme est constamment abusée, asservie, exploitée, humiliée. Elle subit, sans cesse, le refus de reconnaissance de la paternité d'enfant. Outre la narratrice Salie qui est un enfant illégitime dont la mère a subi cette humiliation, la société textuelle évoque également sur un ton pathétique, le même sujet, à travers l'histoire du vieux pêcheur :

Dans sa jeunesse, il était beau et vigoureux. Lutteur reconnu, il sillonnait le pays pour participer à des tournois qu'il gagnait souvent. Célèbre et convoité, il aimait, dit-on, les plaisirs de la chair. Nombreuses étaient celles prêtes à satisfaire son appétit de champion. Ce fut donc naturellement qu'il multiplia les conquêtes. (...) En pleine carrière, l'un de ses tournois se solda par la naissance d'un magnifique garçon. Un peu plus de neuf mois après son retour, la jeune mère, accompagnée de ses parents, était venue de son village lui présenter son fils. Il refusa la paternité sans ménagement ; aveuglé par sa gloire, il ne voulut pas s'encombrer d'une famille et s'arrêter en si bon chemin. Ses parents appuyèrent sa décision : leur fils ne pouvait épouser une jeune femme qui accordait ses charmes à un amant de passage. Couverte de honte, la pauvre, qui espérait épouser un champion, s'en retourna avec les siens, aussi discrètement qu'elle était venue. Fille mère, elle fut dénigrée, puis mise au ban de la communauté, et finit par s'exiler avec son fils en ville. (56)

La seule utilité concédée à la femme est celle de tenir un foyer, en particulier la procréation : « usée par les travaux (...) et fanée par les obligations ménagères, elle est comme une peau d'orange vidée par les nombreuses maternités rapprochées, contribuant ainsi à son vieillissement précoce » (Sidibé, 1997 : 88). En effet, le discours narratif fait de la surnatalité un fait social majeur à Niodor : « Presque toutes les femmes en âge de procréer se promènent avec un bébé sur le dos ou sous la robe » (184). Il insiste sur l'absence de planning familial et la négligence de la santé des génitrices. Salie fait observer au demeurant que l'instituteur « Ndetare était le seul homme sur l'île à militer, avec l'infirmier, pour le planning familial » (182). L'agent social Ndetare ne cessait d'attirer l'attention : « On devrait faire attention à la santé des femmes » (182). Sa voix demeure inaudible ; car à Niodor, la femme est surtout un simple objet de jouissances paresseuses. Ainsi, le beau-père épouse la mère de Salie pour « rattraper ses camarades (et) s'octroyer un supplément de virilité » (170). Encore faut-il préciser que le consentement de l'épouse n'est pas à l'ordre du jour. Autrement dit, la mère de Salie est victime de mariage forcé.

La socialité de *Le Ventre de l'Atlantique* construit quatre types de violence liée au mariage : l'absence de consentement, la précocité, le troc et le viol. Le mariage forcé est systématique à Niodor. Il résulte des pesanteurs culturelles. Celles-ci privilégient les intérêts familiaux et les alliances communautaires au détriment de l'épanouissement de la femme. Salie

s'attèle à rappeler la loi qui fonde le mariage dans cette contrée sénégalaise : « Selon une loi ancestrale, ils (les patriarches) leur (les jeunes filles) choisissent un époux en fonction d'intérêts familiaux et d'alliances immuables » (127). La marginalisation provient en conséquence du désastre de la vie amoureuse féminine, mieux de l'impossibilité de choix sentimental de la femme. La narratrice corrobore cette idée quand elle dit : « Ici, on marie rarement deux amoureux, mais on rapproche deux familles » (127). La femme ne choisit pas son époux, elle est « livrée ». L'agent social Sankèle est l'indice sociogrammique féminin qui condense cette pratique. Cet épisode montre comment son père, sans tenir compte de sa volonté, scelle son sort :

Mais la belle Sankèle adressait sa mystérieuse poésie à un tout autre prince. Monsieur Ndetare, l'instituteur, était l' élu de son cœur. Et ce fut avec horreur qu'elle apprit, de la bouche de son père, la nouvelle de son *Takke*, ses fiançailles religieuses, célébrées à la mosquée vers la fin du congé de l'homme de Barbès. Sankèle hurla à s'en déchirer les poumons :

- Non, papa ! Non, je ne veux pas de ce monstre, trop vieux, trop laid. En plus, il s'en va, loin, trop loin ; je ne l'épouserai jamais, plutôt mourir.
- Ta mère avait dit la même chose, rétorqua-t-il, pourtant, elle m'a donné la plus belle fille du village. (127-128)

Ibrahim Loren affirme alors que « dans *Le Ventre de l'Atlantique*, la narratrice met en relief l'oppression des femmes en révélant les coutumes sur lesquelles est fondée leur identité »⁵.

Par ailleurs, le sujet du mariage de Sankèle pose le second type de violence liée à la vie conjugale : le mariage précoce. En effet, la jeune fille est mineure au moment des faits : elle n'a que dix-sept ans : « Sankèle avait à peine dix-sept ans lorsque, sans la consulter, son père et ses oncles lui choisirent un époux, l'homme de Barbès, rentré de France pour ses premières vacances au pays » (127). Cette préoccupation est amplifiée par l'évocation du mariage de l'ancien émigré, El Hadj Wagane Yaltigué qui

⁵ Loren Ibrahim, *La Condition de la Femme dans le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome*, Mémoire de Licence, Université de Dacarlie, Sous la direction d'André Leblanc, (En ligne) <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:1293307/FULLTEXT01.pdf>. Consulté en ligne le 5 /5 /2020.

épouse en troisième nocces, la fille de seize ans d'un vieux paysan qui lui devait de l'argent. La femme devient ainsi un objet de troc.

Ces deux mariages de Sankèle et Yaltigué sont des manifestations phénoménologiques du troisième type de violence liée au mariage que subit la femme. Elle est considérée comme un patrimoine familial. Son épanouissement est accessoire face à l'intérêt matériel et financier de la famille. La narratrice Salie observe qu'elle est une « chair à canon sur le front de la pauvreté » (185). Cette expression métaphorique atteste que la femme, à Niodor, est source de devises. Raison pour laquelle le père et les oncles de Sankèle ont ciblé l'homme de Barbès comme leur gendre : « C'était un bon parti, il vivait en Europe, et les siens ne comptaient plus sur d'hypothétiques récoltes. Plus d'un père souhaitait lui livrer sa fille. Et nombreuses étaient les chansons inventées en son honneur par des demoiselles prêtes à le suivre au bout du monde » (127). Cette troisième forme de violence a donc trait à la marchandisation de la femme qui est voilée, couvert par les procédures de mariage.

La précarité des conditions de vie poussent les filles dans les bras des touristes occidentaux. Ce réalisme tragique dévoile la profondeur de l'oppression et de la marginalisation : « Le lait dans les narines, les dents longues et le ventre vide, de jeunes Africaines se marient, comme on descend au fond d'une mine de diamants, avec des croulants occidentaux qui n'ont plus que le charme de leur bourse pour les séduire » (200). La narratrice qualifie conséquemment ces filles de « martyres de la pauvreté » (201). Une fois en Europe, leur seul réconfort réside dans les sommes qu'elles expédient aux parents en Afrique pour soulager leurs besoins.

Le quatrième et dernier point de la violence liée au mariage résulte de la polygamie. Si celle-ci est une pratique courante reconnue et approuvée par la coutume, elle occasionne de nombreuses pratiques avilissantes à l'égard de la femme. Les premières épouses, délaissées et livrées à elles-mêmes au profit de la plus jeune, trouvent refuge dans le mysticisme. Salie soutient de ce fait que « le match de la polygamie ne se joue jamais sans les marabouts » (148) qui, très souvent, profitent de la détresse de leurs clientes et abusent d'elles. Ainsi la narratrice est obligée de masturber le marabout sollicité par sa tutrice Coumba aux

fins d'aider sa fille Gnarelle dans la réalisation du rituel imposé par les génies en vue de faire renaître l'amour de son époux qui la délaissait pour sa coépouse. Gnarelle est aussi violée dans le même rituel et accouchera d'un adultérin. Salie décrit cette scène méticuleusement :

Le rite du Peul exigeait une jeune fille pure, une vierge qui devait tenir le sexe maraboutal, en faisant aller sa main de la terre vers le ciel et du ciel vers la terre, comme lorsqu'on pile du mil, tandis qu'allongé sur le dos entre les jambes de sa patiente, il débiterait ses incantations. Coumba, ma tutrice, m'avait réquisitionnée, muselée, en m'annonçant l'horrible sort qui serait le mien, la terrible sanction que les esprits m'infligeraient en cas de refus ou de trahison du secret. (...) Gnarelle, quant à elle, avait pour instruction de s'allonger sur le dos, pieds et bras écartés, dès que le membre maraboutal serait pointé vers le ciel. (...) La tête de la bête désignait le toit de la pièce, ma main semblait avoir essoré le gombo. Le Peul se retourna, récita une prière et, tout en psalmodiant d'autres choses sibyllines, enfourcha Gnarelle qui se raidit sur la natte. (156-157)

Papa Samba Diop conclut alors que la société du roman de Fatou Diome est dotée d'« un milieu social contraignant et peu respectueux des femmes, où d'habiles marabouts tirent un parti malhonnête de ce désordre, sous prétexte de leur venir en aide » (Diop, 2001 : 12). Le sociotexte est en effet dominé par un sociolecte de la consommation charnelle abusive: surnatalité, viol, mariage forcé, mariage précoce, chair à canon, prostitution, proxénétisme... En Europe les migrantes clandestines sont contraintes à la prostitution en Italie. Ces pratiques dégradantes traduisent l'embrigadement de l'identité féminine et suscitent, par réaction, une volonté effrénée de réinvention.

3. De la nécessité de réinvention de la femme et de la société

Deux indices très chargés sémantiquement fonctionnent dans le sociotexte de *Le Ventre de l'Atlantique*, comme des clés qui ouvrent la porte du projet socio idéologique extra textuel du jeu scriptural de Fatou Diome. Ce premier sociogramme est la dédicace épigraphique. Elle est adressée aux grands-parents et à la défunte mère Bineta Sarr de l'autrice. Mais elle s'attarde à citer nommément deux personnalités historiques d'envergure : Mahomet et Simone de Beauvoir et à y joindre la problématique de la liberté. Diome y affirme en effet :

À mes grands-parents, mes phares. À Bineta Sarr, ma mère, ma sœur d'Afrique. Cette fois, je t' imagine, enfin reposée, prenant le thé avec Mahomet et Simone de Beauvoir. Ici-bas, je dépose des gerbes de mots, afin que ma liberté soit tienne.

Le second sociogramme est une syntaxe qui, comme un refrain, revient constamment dans la narration et donne ainsi un rythme à la société textuelle : « Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité » (30, 33, 95, etc.).

Ces deux indices textuels ont en commun de se déterminer à partir de ce que Mohamed Mbougar Sarr appelle « une tâche aléthique ; c'est-à-dire un effort d'élucidation du monde et de soi »⁶. La narratrice Salie corrobore cette assertion lorsqu'elle dit : « Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances » (226-227). Autrement dit, ces indices condensent une vaste interrogation sur la condition humaine, celle de la femme singulièrement. La portée de l'évocation de Mahomet pourrait être cernée par les dires de Youssouf Sangaré (2023 : 65) ; à savoir que « la droiture morale constitue la finalité ultime de l'enseignement prophétique » islamique et que celui-ci donne une place de choix à la femme dans la société en cela qu'elle est l'épicentre de la régénération de l'espèce humaine. Le serment d'allégeance à l'Islam interdit, par ailleurs, tout acte de rejet, d'élimination physique de la fillette et exige son intégration sociale.

Quant à Simone de Beauvoir, elle est l'autrice de *Le deuxième sexe* (1949) : ouvrage considéré par les exégètes de la problématique de la discrimination entre les genres, comme le texte fondateur du féminisme du XXème siècle. Simone de Beauvoir y affirme : « Jusqu'ici, les possibilités de la femme ont été étouffées et perdues pour l'humanité et il est grand temps, dans son intérêt et dans celui de tous, qu'on lui laisse enfin courir toutes ses chances » (Beauvoir, 1949 : 559).

En conséquence, le jeu scriptural de Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique* s'investit dans cette grande question contemporaine qu'est

⁶ Mohamed Mbougar Sarr, « La littérature, un lieu de savoirs » in, *Magazine de l'Acfas* (En ligne), <https://www.acfas.ca/publications/magazine/2023/03/mohamed-mbougar-sarr-litterature-lieu-savoirs>? Consulté le 16/04/2023.

la hiérarchisation sociale en fonction des genres. Il fait le constat de la femme étouffée, marginalisée et milite en faveur de son épanouissement. Il s'égrène, au demeurant, comme un processus de dénonciation de son assujettissement. L'autrice sénégalaise « remet en question des habitudes, des comportements, des pratiques, des stéréotypes qui caractérisent, non seulement la société d'accueil, mais aussi le pays d'origine » (Zigoli, 2015 : 103) à l'encontre de la dignité de la gent féminine. Mais elle met aussi un point d'honneur à célébrer la résilience de celle-ci.

Salie et Sankèle sont les deux figures de cette résilience. Elles sont dotées d'une conscience prométhéenne. Elles ont une disposition d'esprit qui s'inscrit dans la réalisation d'une transgression en vue d'un affranchissement. En effet, « Sankèle, pourtant analphabète, avait acquis le sens de la révolte » (129) avec l'aide de son amant : l'instituteur Ndetare qui « aimait passer des heures à parler à sa dulcinée des grandes figures historiques de toutes sortes de résistances, y compris celles du féminisme » (129). Nantie de ces enseignements et « lassée de supplier son père, Sankèle décida de combattre » (129), de désobéir à son père en refusant cette pratique ancestrale qui consiste à lui trouver un époux. La quête de la liberté de choix et d'expression la pousse à « devenir fille mère (...) pour réduire à néant la stratégie matrimoniale élaborée par son père » (130) et suscite son départ pour un espace moins contraignant : « On ne vit plus jamais Sankèle enfoncer ses petits pieds dans le sable blanc de Niodor » (152). Comme elle, Salie également part de ce village pour vivre pleinement ses choix. Yao Louis Konan observe alors que « la contrainte des espaces niodorien et dakarois se transforme progressivement en contrainte de liberté » et qu'« il y a une fluidification spatiale qui débouche sur la transformation du sujet social en globe-trotter » (Konan, 2015 : 194). Autrement dit, la circulation, la mobilité deviennent des catalyseurs de la liberté, des instruments de construction d'une identité sereine. Salie peut affirmer : « Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Exilée en permanence, je passe mes nuits à sonder les rails qui mènent à l'identité » (254).

Cette lucidité caustique lui permet de remettre en cause les pesanteurs socioculturelles qui marginalisent la femme. Ainsi, dès l'entame

de la narration, Salie exprime sa farouche opposition à l'idéologie de la soumission qui constitue l'essence des pratiques culturelles niodoroises à l'égard de la femme :

La déprime me guette. Je m'allonge sur le canapé et entame un dialogue avec mes hormones. Elles ne me rendent pas toujours service : non seulement elles me font souffrir quand elles sont mal lunées, mais c'est à cause d'elles qu'on me coupe la parole. On les a baptisées *soumission* sans mon accord ; je n'aime pas ce mot avec ses trois s, ces constrictives qui conspirent, conspuent l'amour, et ne laissent souffler qu'un vent d'autoritarisme. (41)

Ce caractère trempé a pour arme privilégié les mots : « Ma grand'mère m'avait appris que si les mots sont capables de déclarer une guerre, ils sont aussi assez puissants pour la gagner » dit Salie (38). Discours de la femme sur la femme, *Le Ventre de l'Atlantique*, par l'entremise de Salie, se détermine dans cette logique comme un combat de renégociation de son statut social que ce personnage sociogrammique qualifie par ailleurs de « vraie mission » : « Je n'aime pas les sous-missions. J'aime les vraies missions » (41).

La mission vraie consiste, non seulement dans le réquisitoire contre l'infériorisation sociale de la femme, mais aussi et surtout dans la construction d'un espace du futur, de la possible liberté féminine. Aussi le jeu scriptural chez Fatou Diome est-il une conscience fictionnelle projetée vers l'avenir : celui d'un monde de respect et de la réinvention de la femme dont la narratrice homodiégétique s'en fait le porte-voix : « Je cherche mon territoire sur une page blanche » (255), « De la soumission, j'attendis l'amour des autres, en vain, alors j'exigeai le respect. (...) L'ailleurs m'attire, car vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi, gage de liberté, d'autodétermination » (226).

Cela induit que Diome met au grand jour sa tendance féministe en pratiquant une écriture de la liberté féminine. Le refrain syntaxique « Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité » et l'aveu de Salie : « Je suis une féministe modérée » (41) le confirment. C'est le lieu de rappeler la forte dimension autobiographique de *Le Ventre de*

l'Atlantique. La narration omnisciente et homo autodiégétique abolit la distance et crée l'intimité entre l'autrice et la protagoniste Salie.

Fatou Diome, par cette démarche, rencontre et partage la posture d'Aminata Sow Fall qui, dans son article « Du pilon à la machine à écrire » paru dans la revue *Notre Librairie* (1983), fait de la prise de la parole de la femme, mieux de l'écriture un acte révolutionnaire ; sans oublier Calixthe Beyala qui, dans sa *Lettres d'une africaine à ses sœurs occidentales* (1995), soutient sans ambages qu'« être une femme indépendante, c'était épouser le féminisme ». Ainsi se traduit l'originalité de Diome qui réside dans sa tentative de rapprocher et de fusionner deux esthétiques : celle intimiste autobiographique des pionnières (Mariama Bâ, Aminata Sow Fall, Nafissatou Diallo, etc.) de la littérature féminine africaine qui s'évertue à relater l'univers féminin au quotidien dans la société africaine, à l'effet de dénoncer la condition sociale précaire de la femme africaine, et celle, plus ouverte, des « femmes rebelles » (Véronique Tadjo, Fatou Kéïta, Ken Bugul, etc.) pour suivre l'expression d'Odile Cazenave (1996) qui se détermine par la représentation de personnages féminins au caractère trempé usant et exerçant une plus grande liberté d'expression et de critique de leur société.

Le combat pour la dignité féminine rime avec l'émancipation du pouvoir phallocratique écrasant. Il fait de la femme le ferment de l'identité collective. Mongo Beti dira, par l'entremise du personnage Eddie dans *Trop de soleil tue l'amour*, que « la femme est l'avenir de l'homme » (339). On comprend dès lors pourquoi Salie, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, insiste sur sa féminité :

Je n'aime pas les sous-missions, je préfère les vraies missions. Et j'aime beaucoup les talons aiguilles aussi. Marie Curie en portera-t-elle au rendez-vous des grands hommes ? Je n'en sais rien. En revanche, je suis certaine que tous les grands hommes de ce monde se sont agenouillés, au moins une fois dans leur vie, pour embrasser le pied d'une femme qui en portait. Alors, mes hormones de féminité, je les garde ! Pour rien au monde je ne voudrais les testicules. D'ailleurs, il y en a qui se les arrachent pour promener leur torse poilu sur des talons aiguilles jusqu'au bois de Boulogne. (41)

Conclusion

La marginalisation de la femme est au cœur de *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome, bien que son sociogramme générateur soit l'immigration clandestine. La société de ce roman se démarque par l'intranquillité qui domine le statut social de la femme ; statut entièrement fondé sur une condition subalterne due essentiellement à une idéologie phallocratique rigide qui se traduit par une accumulation d'inégalités : inégalité sexuelle, inégalité de classe, inégalité sociale. Ce jeu scriptural s'égrené, toutefois, comme un processus de dénonciation de l'assujettissement de la femme. Discours de la femme sur la femme, *Le Ventre de l'Atlantique* se détermine, dans cette logique, comme un réquisitoire contre l'infériorisation sociale de la femme, un combat de renégociation de son statut social, mais aussi et surtout un processus de construction d'un espace du futur, de la possible liberté féminine. Aussi l'écriture chez Fatou Diome est-elle une conscience fictionnelle projetée vers l'avenir : celui d'un monde de respect et de la réinvention de la femme. Elle trouve son originalité dans la jonction de deux esthétiques : celle intimiste autobiographique des pionnières de la littérature féminine africaine et celle des écrivaines dites rebelles par Odile Cazenave qui met en scène des personnages féminins au caractère trempé. Ce rêve d'un monde différent et équitable rencontre la préoccupation de Chimamanda Ngozi Adichie qui dit :

Partout dans le monde, la question du genre est cruciale. Alors, j'aimerais aujourd'hui que nous nous mettions à rêver à un monde différent et à préparer, un monde plus équitable, un monde où les hommes et les femmes seront plus heureux et plus honnêtes envers eux-mêmes. Et voici le point de départ : nous devons élever nos fils autrement » (Adichie, 2015 : 32).

Bibliographie

ADICHIE, Ngozi Chimamanda, *Nous sommes tous des féministes*, Paris, Gallimard, 2015.

BALAN, Hélène, « Représentations et gestion de la marginalité sociale : le cas des biffins à Paris », *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 94-3, mis en ligne le 20 octobre 2018, URL :

<http://journals.openedition.org/bagf/2159> ; DOI :

<https://doi.org/10.4000/bagf.2159> Consulté le 29/08/2022.

BEAUVOIR, Simone de, *Le Deuxième sexe, tome 2 : l'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1949.

BETI, Mongo, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Buchet-Chastel, 1974.

-, *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999.

BEYALA, Calixthe, *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Spengler, 1995.

CAZENAVE, Odile, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996.

COUCHORO, Félix, *Amour de féticheuse*, Star Éditions, 2015.

CROS, Edmond, *De l'engendrement des formes*, Montpellier, C.E.R.S, 1990.

DIOP, Papa Samba, « Littérature francophone subsaharienne : une nouvelle génération ? », in *Notre Librairie* n°146 : *Nouvelle génération*, Octobre-Décembre, 2001, pp. 12-17.

DIOME, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

KANE, Cheikh Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

KONAN, Yao Louis, « D'un débat...autour de l'écriture migrante dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *Le Paradis français* de Maurice Bandaman », in Adama Coulibaly et Yao Louis Konan, *Les Ecritures migrantes*, Paris, L'Harmattan, 2015, pp. 183-210.

KOUROUMA, Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, Montréal, Presses de l'Université, 1968.

LOREN, Ibrahim, *La Condition de le Femme dans Le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome*, Mémoire de Licence, Université de Dalecarlie, Sous la direction d'André Leblanc, (En ligne)

<http://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:1293307/FULLTEXT01.pdf>.

Consulté en ligne le 5 /5 /2020.

LOTI, Pierre, *Le Roman d'un spahi*, Paris, Bibebook, 2015.

SAMAKÉ, Adama, *La Femme : perception, représentation et signification dans l'écriture de Mongo Beti*, Paris, Complicités, 2015.

SANGARÉ, Youssouf, *Penser l'islam depuis l'Afrique. La doctrine de Chérif Ousmane Madani Haïdara*, Paris, Riveneuve, 2023.

SARR, Mohamed Mbougar, « La littérature, un lieu de savoirs », in *Magazine de l'Acfas* (En ligne),

<https://www.acfas.ca/publications/magazine/2023/03/mohamed-mbougar-sarr-litterature-lieu-savoirs>? Consulté le 16/04/2023.

SIDIBÉ, Valy, « L'image de la femme dans *Perpétue ou (sic) l'habitude du malheur* de Mongo Beti », in *En-Quête*, Abidjan, PUCI, 1997, pp. 85-104.

SOW, Fall Aminata, « Du pilon à la machine à écrire », in *Notre Librairie* n° 68, Janvier-Avril, 1983.

TOBNER, Odile, « Subvertir le discours dominant », *Culture Sud : L'engagement au féminin*, n° 172, janvier-mars, Paris, CultureFrance, 2000, pp. 77-81.

ZIGOLI, Antonin, « L'esthétique de victimisation de la femme dans *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti », in Adama SAMAKE, *La Femme : perception, représentation et signification dans l'écriture de Mongo Beti* », Paris, Complicités, 2015, pp. 83-107.

-, « *Le Ventre de l'Atlantique* et *Préférence nationale* de Fatou Diome : deux œuvres paradigmatiques de l'écriture migrante », in Adama Coulibaly et Yao Louis Konan, *Les Écritures migrantes*, Paris, L'Harmattan, 2015, pp. 87-108.

A NOS LECTEURS

Éthiopiennes publie des études et articles originaux se rapportant à la littérature, à la philosophie, à la sociologie, à l'anthropologie et à l'art.

Les textes proposés sont soumis à l'appréciation du Comité de Rédaction qui se réserve la possibilité de solliciter, chaque fois que de besoin, l'avis d'un lecteur extérieur.

Les manuscrits doivent être soumis en trois exemplaires accompagnés d'un résumé (de 15 lignes au maximum) en français et en anglais. Les auteurs doivent envoyer aussi une version électronique pour PC (Word).

Le Comité de Rédaction se réserve la possibilité, sauf refus écrit de l'auteur, d'effectuer des corrections de forme, de décider du moment de la publication, d'éditer les articles soit dans les numéros ordinaires soit dans les numéros spéciaux en fonction de leur sujet.

Les auteurs sont priés de signaler la publication dans une autre revue d'articles déjà acceptés par *Éthiopiennes*. Toute publication postérieure à celle d'*Éthiopiennes* devra mentionner en référence le numéro concerné.

Chaque auteur recevra une version électronique de son tiré à part.



ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle
ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14
BP : 2035 Dakar
e-mail : senghorf@orange.sn
internet : <http://www.refer.sn/flss>
online : www.refer.sn/ethiopiennes

AUTEURS

Kouassi Antoine AFFOUROUMOU (Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire) - Cheick SAKHO (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) - Ahoussi N'goran Eugénie NATACHA et Adama SAMAKÉ (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan, Côte d'Ivoire) - Daouda COULIBALY (Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire) - Hermann Guy Roméo ABE (Institut national Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle, Côte d'Ivoire) - Maguèye GNING (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) - Ladislav NZE BEKALE (Université Oumar Bongo de Libreville, Gabon) - Karim SARADOUNI (Université de Tizi-Ouzou, Algérie) - Marie SELLIER-GUÈYE (Sorbonne Université, France).

Sénégal	: le n°	4.000 F CFA
	Abonnement annuel	7.000 F CFA
Afrique	: le n°	5.000 F CFA
	Abonnement annuel	9.000 F CFA
Autres pays	: le n°	30€
	Abonnement annuel	70€
	Abonnement de soutien	100€

Frais de port en sus